

Le Hussard sur le toit de Jean Giono raconte les ravages du choléra dans la Provence de 1830. Le journaliste et écrivain Maxime Maillard jette des ponts entre ce voyage épique et l’actualité

DANS LE MIROIR DU CHOLÉRA

MAXIME MAILLARD

Analyse ► A chaque crise morale ses antidotes provisoires. Sevrés de mobilité, cernés par les discours anxieux, nous voici un peu face à nous-mêmes. Et là... ce n'est pas forcément jojo. Qu'y a-t-il à voir? On regrette déjà le voisinage des visages amis, plus rassurants et conciliants que notre solitude.

Demeure pourtant le miroir des œuvres. Une fièvre bibliophilique s'est emparée de certains confinés. Il paraît que les ventes de *La Peste* ont explosé dans les pays européens les plus touchés par le Covid-19; Blaise Pascal est devenu viral: «Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer au repos dans une chambre.» On voit passer les noms de José Saramago et de Gabriel Garcia Marquez en tête de liste des auteurs de fictions contagieuses. Et certains ont même ressorti de leur bibliothèque *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide, dont le second chapitre rapporte les ravages de la peste d'Athènes qui eut raison de Périclès (430 à 426 av. J.-C.).

Ordre bouleversé

Empruntons nous aussi ce chemin de résurrection des livres aux lettres dormantes – ceux qu'on appelle également «classiques» et qui ont en commun de nous interpeller dans une fraîcheur toujours renouvelée, alors même qu'ils nous parlent d'un autre temps.

Le roman de Giono est teinté des couleurs cézaniennes. DR



Ouvrons par exemple *Le Hussard sur le toit* (1951) de Jean Giono. Roman d'aventures à l'époque du choléra qui a pour décor les majestueux paysages de la Provence. Décor n'est pas le mot, car sous la plume de l'écrivain de Manosque, la nature lève comme du pain, chaude, odorante, croustillante. Elle exhale tel un bouquet d'arômes, infusant les narines du lecteur avec des «fleurs jaunes à parfum de miel», frappant sa vision de «champs d'amandiers», de «forêt bleue» ou de «montagnes couleur lilas».

Cette habileté de coloriste s'illustre aussi bien dans l'observation du drame sanitaire qui se répand en 1830 dans la région. L'enchantement de l'écriture embrasse alors la tragédie humaine:

«La mort avait taillé une déesse en pierre bleue dans une belle jeune femme, qui avait été apparemment opulente et laiteuse, à en juger par son extraordinaire chevelure», remarque Angelo, colonel piémontais exilé en France, dont le lecteur suit l'itinérance dans un monde à l'ordre bouleversé.

L'épidémie y sévit à la vitesse de la poudre, jetant les suspects en quarantaine, attisant la frousse des paysans et des bourgeois, dressant des barricades là où, hier encore, on circulait dans l'insouciance de l'espace ouvert. Troublante concordance des temps...

La mort invisible

Risquons quelques passerelles entre le texte de Jean Giono et notre situation

présente. Du choléra au coronavirus, nous assistons à cette «entreprise déliée de la mort». Pourtant, nous ne la voyons pas. Alors qu'elle impressionne Angelo, confronté au «jus» des cadavres jonchant les rues, nous ne voyons rien d'autre que la courbe quotidienne des décès. Au tombereau précédé du tambour qui arpente la nuit de Manosque répond le défilé silencieux des corbillards à la sortie de l'hôpital de Bergame. La faucheuse est devenue invisible, même pour les familles qui n'ont pas accès à leurs mourants.

Par ailleurs, pas de mal proliférant sans son émotion conductrice: la peur. Dans *Le Hussard sur le toit*, c'est même elle qui semble tuer sans pitié – la solidarité, la main tendue à l'étranger – révélant l'égoïsme congénital en chacun de nous. «Attention!» se répète à lui-même Angelo, car bientôt «on ne pourra plus faire un pas». Lui qui croit à la liberté comme «le croyant à la Vierge» s'efforce de tenir la peur à distance, opposant à l'essor des superstitions (chants, prières) la raison pratique. Un peu comme nos soignants, héros ordinaires montés au front de la maladie, il touche, frictionne, tâchant de sauver, lavant les macchabées lorsqu'il est trop tard.

En ce sens, le roman de Jean Giono peut se lire comme une épopée de l'empathie et de l'épreuve morale vis-à-vis de soi-même. «J'exige de moi des preuves incontestables», soliloque Angelo. Dans les hameaux isolés qu'il traverse, des paysans menaçants l'encerclent avec

leurs fusils pour le dépouiller. Ambiance de western aux couleurs cézaniennes. Verra-t-on bientôt ce type de scène aux Etats-Unis, où la vente d'armes à feu a explosé ces derniers jours? Refusant de céder à l'hystérie ambiante, cherchant à accomplir «l'acte qui te donne l'estime de toi-même», Angelo accède en de fugitifs instants au bonheur. Il observe et prend part à sa façon au tumulte, attentif à la gaieté du jour comme à la tristesse d'un pays empestant la fumée des bûchers. Il voyage, non sans précautions, le «geste barrière» face au choléra consistant à bouillir l'eau et à se désinfecter à l'alcool.

Il recueille les rumeurs: beaucoup de villageois attendent l'hiver, espérant qu'il tuera le criminel bacille. Il se murmure aussi qu'un berger a concocté un remède avec des plantes de la montagne. Une sorte de professeur Raoult avant l'heure, attisant la curiosité et l'espérance de toute une population (qu'on me pardonne l'anachronisme). La guérison et l'éradication du mal seraient-elles devenues le seul horizon de l'humanité?

Pour Angelo, pas tout à fait. Le jeune hussard à la noble figure cherche à rentrer en Italie pour accomplir la révolution et instaurer la république. Chemin faisant, au fil des péripéties, des compagnonnages, et par la grâce sensorielle de la phrase de Giono, il nous offre un récit puissamment romanesque et éclairant. Un roman pour notre temps. I

Jean Giono, *Le Hussard sur le toit*, Folio, 510 pp.

L'ATELIER CRITIQUE THÉÂTRE/ DRAMATURGIE

UN GRAND LABORATOIRE

«Peer ou, nous ne monterons pas Peer Gynt»

► En ne montrant pas *Peer Gynt*, œuvre d'Ibsen, Fabrice Gorgé refuse le geste d'adaptation d'un texte à la scène et se sert du plateau comme d'un lieu de questionnement, qui interroge les manières contemporaines d'habiter un monde en crise. Une démarche au cœur de l'actualité et de l'urgence écologique, qui réfléchit et déploie spatialement une philosophie de l'effondrement.

Comme l'indique par la négative le titre du spectacle, l'histoire de *Peer Gynt* n'est ni montrée ni même racontée. Elle fonctionne comme pré-texte et son personnage comme un contre-modèle. C'est principalement le plateau, sans cesse réaménagé par les cinq comédiens, qui soutient et métaphorise la portée discursive du spectacle: retrouver un rapport sain et en harmonie avec la Terre, réhabiter et redonner sens à un monde au bord de l'effondrement. A cet égard, l'univers sylvestre et communautaire reconstitué sur scène prend à contrepied les attitudes de Peer Gynt, ardent explorateur avide d'aventures, de découvertes et d'argent. A partir de là, le dispositif scénique devient l'essence même du projet qui travaille l'espace non plus comme le support d'une histoire à raconter, mais comme un matériau physique et sémantique à

part entière. Un décor englobant qui évoque tout à la fois un lieu reposant de bien-être et un grand laboratoire abritant une petite communauté de cinq personnes.

Le plateau se divise en plusieurs secteurs réagencés selon les besoins des performances, rituels ou autres opérations, de la danse enragée d'une créature fantastique à la cérémonie musicale embaumée d'effluves de sauge; du bulletin astrologique à l'énumération des vertus des pierres. Sans linéarité, les tableaux se présentent comme autant de tentatives pour repenser notre relation à la nature et nos manières d'agir sur elle. Non sans ironie, certes, sur ces «méthodes de reconquête» du lien à la Terre: mais peut-être est-ce là aussi une injonction à tempérer l'actuel besoin, si effréné, de donner sens au monde? **JADE LAMBELET** La Grange de Dornign, Lausanne.

REFLÉTER LES VICES

«La Fausse suivante»

► Quelle ironie d'ouvrir ce spectacle sur les célèbres paroles de Jacques Brel «Quand on n'a que l'amour à s'offrir en partage». Il faut dire que la comédie de Marivaux parle d'amour, certes, mais pas sous ses plus belles facettes. Dans cette œuvre parue en 1724, il est avant tout question de manipulations, de trahisons et de cupidité. Avec une mise en scène qui actualise la fable, Jean Liermier offre une adaptation subtile de *La Fausse*

suivante. Le public assiste aux fourberies de Lelio, qui s'est engagé à épouser la Comtesse, une femme maniérée, sensible et fortunée. Lorsqu'il apprend l'existence d'une «demoiselle de Paris», bien plus jeune et surtout bien plus riche, il cherche un moyen de rompre son engagement sans avoir à payer les dix mille livres de dédit prévus dans le contrat de fiançailles. Il ignore alors que le Chevalier, avec lequel il s'est récemment lié d'amitié, n'est autre que la fameuse demoiselle, déguisée en homme afin de l'observer. S'enchaînent alors les quiproquos sur fond de mensonges échangés entre ces riches oisifs et avec leurs domestiques.

La scénographie propose une simple pièce aux murs nus – une boîte blanche. Celle-ci, pourtant, change drastiquement d'ambiance grâce aux lumières de Jean-Philippe Roy qui attribuent à chaque acte sa couleur. Bien que le thème soit sombre, le texte plein d'esprit et les traits comiques marqués dans le jeu de certains comédiens déclenchent des vagues de rires dans les gradins. Avec ses six interprètes, Jean Liermier rend justice à la pièce en montrant qu'elle garde, trois cents ans plus tard, toute sa pertinence, en se faisant le reflet d'une société dont l'opportunisme et l'égoïsme trouvent, auprès du public, une résonance malheureusement trop évidente. **JUDITH MARCHAL**

Théâtre de Carouge, Genève.

LA LETTRE DE SCHRÖDINGER

«Retour à l'expéditeur»

► Conçu et mis en scène par Katy Hernan et Barbara Schlittler pour le jeune public, *Retour à l'expéditeur* emmène les spectateur.trice.s au sein d'un monde (presque) désuet: le monde épistolaire. Il explore le cas de la lettre égarée, arrivée à la mauvaise adresse. L'histoire est simple: entre deux représentations d'une création théâtrale intitulée, précisément, *Retour à l'expéditeur*, Diane (Müller) et Mathias (Glavyre) ouvrent le courrier qu'ils reçoivent de leur public; pourtant, une de ces lettres ne leur est pas adressée. Faut-il céder à la curiosité et la lire, ou au contraire la rendre scrupuleusement au destinataire prévu? L'intelligence de cette création réside, entre autres, dans une double lecture, adressée aux enfants et aux adultes. Les premiers sont encouragés, dès le départ, à participer, grâce à un processus de questions-réponses (vont-ils bien? Connaissent-ils un chat? Savent-ils imiter un animal de basse-cour?). Stimulés par cette démarche participative, ils continuent ensuite à se manifester, à commenter les actions, à interpeller les personnages.

Pour les adultes, le spectacle se situe aussi bien sur scène que dans le public! Cependant, une lecture plus philosophique sous-tend aussi la création. Si les enfants sont interrogés sur les chats, c'est pour rappeler au

public une célèbre mais sibylline expérience de pensée: celle du chat de Schrödinger. De la même manière que, dans sa boîte, le chat est à la fois mort et vivant, une lettre perdue ou volée a un double état: dans l'esprit de l'expéditeur, elle est arrivée à bon port (et il croit alors qu'on ne lui répond pas), mais elle n'a, en réalité, jamais atteint la bonne adresse, ce dont seul le destinataire accidentel ou usurpé est conscient.

EMMANUEL JUNG

CPO Ouchy, Lausanne.

MA VOIX DOUCE ET BASSE

► Sur la mélodie d'une série télévisée populaire débarquent trois femmes masquées, identiquement vêtues et coiffées. Elles sont jeunes et belles; pourtant on hésite entre le rêve et le cauchemar. Grâce, Parques ou sorcières de Macbeth, elles questionnent ce «pur bonheur» de la maternité que la société vend aux fillettes et aux femmes.

Le texte d'Anne-Frédérique Rochat donne à voir la pression sociale exercée sur les femmes et par les femmes; la violence des discours contre celles qui tentent de se soustraire à leur «mission»; la détresse de celles qui s'y soumettent et dont le corps se trouve comme exproprié: la perte de sens et de liberté. La mise en scène d'Olivier Périat – un montage de séquences courtes et contras-

tées, déroulé sur un plateau nu, marquée par des éclairages tranchés qui mettent en valeur une chorégraphie très maîtrisée – est rythmée, alerte et souvent drôle. Les trois jeunes femmes échangent sur leur expérience de la grossesse. L'une a fait appel à un donneur de sperme, l'autre a fait un enfant dans le dos de son amant marié – un accident (dit-elle) – et la troisième est une «multirécidiviste» qui attend son sixième enfant. Clichés à gogo, elles racontent leurs histoires et prêtent voix à d'autres histoires. Elles égrainent les leçons apprises pour se convaincre qu'elles doivent veiller à la pérennité de l'humanité. Pourtant la façade se craquelle, notamment avec l'histoire de Catherine, mère parfaite qui s'est donné la mort. Le spectacle bascule alors et ouvre la voie à celles qui osent se choisir un destin hors des sentiers battus. La tension monte. Certaines s'accrochent à leurs croyances, d'autres s'en libèrent: la machine est enclenchée. Une allégorie bouleversante aux accents bien réels qui ne peut qu'ouvrir la discussion entre femmes et hommes. Chapeau bas!

MONIQUE KOUNTANGNI

La Grange de Dornign, Lausanne.

Les critiques des étudiant-e-s du Programme romand en dramaturgie et histoire du théâtre sont disponibles dans leur version intégrale sur le site de l'Atelier critique: ateliercritique.ch